

Marine Carteron

LES AUTODAFEURS 2

ma sœur est une artiste de guerre

rouergue



Présentation

« Pendant que papi et mamie mourraient, que maman tombait dans le coma et que mon frère sauvait les archives de la Confrérie, moi j'étais chez Sara car maman n'avait pas voulu que je vienne avec eux. Évidemment, même si c'était gentil de ne pas vouloir que je meure, c'était aussi idiot vu que leur opération ne s'est pas bien passée. Non pas que je pense que si j'avais été là ça aurait changé quelque chose (enfin, si, je le pense) mais surtout j'aurais pu AGIR et essayer de sauver papi et mamie ; alors que maintenant qu'ils sont morts, je ne peux rien faire. J'ai été INUTILE et je n'aime pas ça. Du tout. Du coup j'ai décidé de prendre les choses en main et de ne plus jamais me laisser mettre à l'écart. »

Césarine Mars

P.-S. :Ce que ma soeur a oublié de vous dire, c'est que ce serait aussi plus simple si elle ne nous cachait pas sans arrêt des choses ; donc, en plus d'être une artiste, elle est aussi sacrément agaçante.

Auguste Mars

Comment Césarine et Auguste Mars vont-ils réussir à échapper aux Autodafeurs et découvrir l'arme incroyable qu'ils ont mis au point contre les livres ? Deuxième tome de leurs aventures, toujours aussi hilarantes... et parfois sanglantes !

Du même auteur au Rouergue

Les autodafeurs 1 - mon frère est un gardien - 2014, roman doado.

À mes trois mecs d'amour.

M. C.

doado

Marine Carteron
LES AUTODAFEURS 2
ma sœur est une artiste de guerre

prologue

quelque part au large de Rhode Island

Depuis l'aube, un incessant ballet d'hélicoptères perturbait le ciel gris de Block Island et les mouettes, agacées par le vrombissement sourd des rotors, piaillaient avec véhémence leur indignation à chacun de leurs passages.

Si ces oiseaux de mer avaient été plus curieux, ils auraient probablement remarqué qu'en plus d'être bruyants, ces engins déposaient au sol de bien curieux passagers dont l'immense cape n'était pas sans rappeler quelque étrange volatile blanc ; mais les mouettes n'en avaient cure, aussi, dès que le dernier appareil se fut posé, reprirent-elles leurs activités sans se préoccuper de ce qui se déroulait à quelques centaines de mètres de leur bec... et qui risquait pourtant de bouleverser l'avenir du monde.

Réunis dans l'immense bureau vitré surplombant les falaises déchiquetées de l'île, les membres du Consistoire des Autodafeurs attendaient avec impatience l'arrivée de leur Grand Maître. Depuis que celui-ci avait repris les

rênes de leur organisation, jamais le but qu'ils poursuivaient depuis vingt-quatre siècles n'avait semblé être aussi près de s'accomplir et tous cherchaient à connaître la raison de leur convocation. Il faut dire qu'ils avaient de quoi être surpris : la dernière réunion plénière du Consistoire remontait à 1942, date à laquelle, sentant le vent de la guerre tourner du mauvais côté, les Autodafeurs avaient dû se résoudre à abandonner leurs objectifs en attendant qu'une meilleure opportunité s'offre à eux...

Vêtus de leurs longues aubes rituelles, cachés derrière leurs capes et leurs masques blancs, nombreux étaient ceux qui, malgré la tradition et les consignes, discutaient à voix basse pour tenter de comprendre la raison de leur présence sur cette île reculée.

Enfin... tous sauf un !

Pour Charles Montagues, la question n'était pas de savoir ce que le Grand Maître allait annoncer. Non, ça, il le savait. Le problème de Charles Montagues était qu'il se sentait... mal à l'aise. Jamais avant ce jour il n'avait été admis à participer aux réunions du Consistoire et il avait beau savoir que c'était un immense honneur que lui avait fait le Grand Maître, il ne pouvait s'empêcher de frissonner ; pour la première fois, il mesurait l'ampleur de sa trahison : il portait le masque, la cape et l'aube des Autodafeurs ; il était l'un d'eux, l'un de ceux qu'il avait juré de combattre dans sa jeunesse, l'un de ceux qu'avaient combattus son père, son grand-père et tant d'autres avant eux.

Charles secoua la tête, il ne fallait pas que sa résolution fléchisse, pas aujourd'hui alors qu'il touchait au but : se

venger, il allait enfin se venger ; se venger de la Confrérie, des Mars... et de Marc DeVergy aussi.

Tout autour de lui, les murmures en latin saturaient l'oppressante atmosphère de la salle de réunions high-tech, créant un contraste saisissant entre l'ultramodernité des lieux et l'archaïsme de la langue morte. La Confrérie l'avait plutôt habitué aux rayonnages anciens couverts de reliures ouvragées au parfum de cuir et Montagues se surprit à regarder avec un léger malaise les parois de verre ornées de glaciales œuvres d'art abstraites. Lui aussi avait transformé sa demeure ancestrale en paquebot moderne mais, ces derniers temps, la chaleur des murs de pierre et des vieux meubles patinés par les ans lui manquait.

– Et vous mon frère, savez-vous la raison de notre convocation ? lui demanda un homme à l'accent étrange installé à sa gauche.

Montagues sourit sous son masque ; il ne s'habituerait jamais à l'étrangeté de la langue latine dans la bouche d'un Asiatique, néanmoins il s'apprêtait à répondre à son voisin quand il fut interrompu par le claquement sourd de dix coups de gong.

Il était l'heure et le double battant matelassé de l'ascenseur situé derrière eux s'ouvrit enfin sur le Grand Maître en personne... et son Inquisiteur.

Ces deux hommes étaient les seuls parmi les Autodafeurs dont le visage était connu de tous les membres du Consistoire et c'est donc sans masque, en simple costume noir, qu'ils firent leur entrée dans la grande salle.

Autant tous attendaient le Grand Maître avec impatience, autant l'arrivée en sa compagnie du Grand

Inquisiteur était une déplaisante surprise et un frisson glacé parcourut l'échine courbée des membres du Consistoire ; ils avaient beau être les plus fidèles, les plus froids et les plus ardents défenseurs de leur cause, aucun d'eux n'aimait Albrecht Torquemada dont la réputation de cruauté et de fanatisme avait réussi à dépasser celle de son illustre ancêtre. Voir le visage acéré de Torquemada et croiser ses yeux gris plus glacés qu'une lame d'acier auraient terrorisé le plus endurci des criminels si bien que, lorsque sa silhouette osseuse fendit la foule jusqu'à l'estrade, nombreux furent ceux qui pensèrent fugacement que la mort elle-même n'aurait pas provoqué plus de frissons en débarquant parmi eux.

Contrairement aux usages, c'est en anglais que le Grand Maître s'adressa à l'assemblée ; il avait toujours détesté le latin et avait décidé dès sa prise de pouvoir que l'anglais, en tant que langue de domination culturelle, valait bien une langue morte et, malgré quelques grincements de dents, personne n'avait osé le contredire.

Sa voix, amplifiée par d'invisibles micros, s'éleva comme un grondement sourd des quatre coins de la pièce en coupant court aux derniers chuchotements.

– Membres du Consistoire, comme certains d'entre vous le savent déjà, notre opération en France a porté ses fruits et votre patience a été récompensée ; nous avons enfin pu reconstituer une grande partie de la liste des membres de la Confrérie et, dès demain, avec votre concours, les équipes de notre Grand Inquisiteur traqueront et élimineront ces cafards jusqu'au dernier.

La phrase avait beau être tournée poliment, il n'échappa pas à Charles Montagues que c'était un ordre et celui-ci, couplé au sourire de satisfaction que Torquemada semblait lui adresser personnellement, lui fit froid dans le dos. Après le semi-échec de l'opération de la chapelle, Charles savait qu'il était dans le collimateur du Grand Inquisiteur et que sa qualité de transfuge le plaçait dans une position dangereuse. Montagues secoua la tête, ce n'était pas le moment de penser à ça. Il se reconcentra sur les paroles du Grand Maître.

– Même si le trésor de la Confrérie n'est pas encore entre nos mains, ce n'est qu'une question de semaines pour que nous l'obtenions enfin... car j'ai la joie de vous annoncer que leur Gardien est mort, leur Traqueur sous surveillance et qu'ils n'ont aucune chance de nous échapper.

L'homme en noir, imposant dans son costume sur mesure parfaitement coupé, prit le temps de laisser aux membres de l'assemblée apprécier l'information qu'il venait de leur fournir, avant de leur dévoiler le vrai motif de leur présence ; LA nouvelle que leurs familles attendaient toutes depuis des siècles et qui leur permettrait enfin d'accéder à leur rêve ultime.

– Mes frères... mes sœurs..., le projet XI^e plaie d'Égypte que nous appelons de nos vœux depuis tant d'années va bientôt débuter. Demain, après-demain peut-être, les Mars nous conduiront au dernier élément de notre plan, le seul nous empêchant encore de refermer notre piège sur le monde ; alors, et seulement alors, nous pourrons déclencher la phase finale de notre opération.

Les mains bien à plat sur les côtés de son pupitre de Plexiglas, le Grand Maître pencha alors le buste vers l'avant et promena lentement son regard acéré sur la marée de masques blancs tournés vers lui. Habitué aux procédés oratoires, l'homme savait ménager ses effets, aussi savoura-t-il longuement le suspense que ses paroles avaient produit sur l'assemblée avant de conclure d'une voix forte, à la limite du cri, en martelant les mots que tous espéraient depuis des siècles.

– Quel que soit le temps que nous mettrons, je vous le dis et vous le promets solennellement ici : bientôt, nous, Autodafeurs, serons les seuls maîtres de la Vérité !

Auguste île de Redonda

Ce matin, dans le petit miroir fendu accroché sur le mur de pierres brutes de ma cellule, il y a un type brun aux yeux bleus dont les cheveux trop longs laissent pourtant apparaître une cicatrice rosâtre sur la tempe droite. Les traits de son visage sont plus acérés qu'avant, moins ronds, plus durs, et une ombre duveteuse commence à s'afficher au-dessus de sa lèvre supérieure.

Cet inconnu me regarde avec un air un peu perdu et se tient légèrement voûté, comme s'il ne s'habitait pas à sa taille et que ses épaules refusaient d'accepter cette transformation.

Il ressemble à mon père.

En plus jeune, en plus musclé et surtout... en plus vivant.

Ce type, je sais que c'est moi, mais je n'arrive pas à m'y habituer.

J'ai changé.

Avant, quand je m'observais dans la glace, la seule chose que je regardais c'était si ma coiffure avait la bonne dose de gel, si je n'avais pas un bouton d'acné

sur le nez ou si le col de mon polo n'était pas plié de travers.

Avant, je regardais mon reflet, mon apparence, sans chercher à voir plus loin. Je ne m'intéressais qu'à l'image que je renvoyais aux autres. Je me demandais si j'étais suffisamment dans la tendance, si les filles allaient me trouver beau gosse et si j'avais tous les atouts pour être « populaire ».

Bref, je restais en surface de moi-même.

Mais aujourd'hui tout a changé.

Quand je me regarde dans la glace, je me fiche de mon apparence, je me regarde dans les yeux car je cherche à savoir qui je suis vraiment à *l'intérieur*... parce que je ne me reconnais plus.

Si mamie était encore là elle me dirait que c'est normal, que tous les adolescents se sentent mal dans leur peau; et puis elle me rassurerait en me disant d'avoir confiance en moi, que ce n'est qu'un mauvais cap à passer et tout un tas d'autres trucs de psy, pendant que papi me ferait des grimaces derrière son dos en l'imitant. Mais mamie n'est plus là pour me rassurer, et papi n'est plus là pour me faire rire.

Je ne me suis jamais senti aussi seul.

Si vous me demandiez de vous résumer ce qui m'est arrivé après les événements tragiques de la chapelle, je pourrais le faire en un seul mot : Colère.

J'aurais dû être triste mais je n'y arrivais pas; la colère omniprésente avait pris possession de moi. Elle était là à mon réveil, accompagnait le moindre de mes gestes, la moindre de mes pensées; ma nourriture en avait le

goût, mes gestes en avaient la douleur, j'en respirais le parfum, en caressais la surface et m'endormais entre ses bras noirs. Ma colère était si forte qu'elle en était devenue solide, palpable et me donnait l'impression de vivre dans une gangue gluante m'empêchant de penser autrement que par elle, pour elle.

Je n'étais même pas capable de pleurer la disparition de mes grands-parents, car ma colère m'avait asséché au point que les seuls sentiments que j'arrivais encore à ressentir étaient une envie folle, brûlante, obsédante et délirante de vengeance mais aussi une intolérable sensation d'impuissance : les Autodafeurs m'avaient volé ma vie et je ne pouvais rien y faire.

Voilà comment j'en suis arrivé à ne plus me reconnaître dans une glace, voilà pourquoi demain, pour mes quinze ans, je ne ferai pas la fête : parce que rien n'est plus pareil, parce que la colère m'a transformé en assassin et que je dois apprendre à vivre avec ma culpabilité.

Mais pour que vous compreniez mieux comment tout est arrivé, il faut que je reprenne mon histoire là où j'en étais resté la dernière fois.

journal de Césarine

Pendant que papi et mamie mouraient, que maman tombait dans le coma et que mon frère sauvait le trésor de la Confrérie, moi j'étais chez Sara car maman n'avait pas voulu que je vienne avec eux. Évidemment, même si c'était gentil de ne pas vouloir que je meure, c'était aussi idiot vu que, du coup, leur opération ne s'est pas bien passée. Non pas que je pense que si j'avais été là ça aurait changé quelque chose (enfin, si, je le pense), mais surtout j'aurais pu AGIR et essayer de sauver papi et mamie ; alors que maintenant qu'ils sont morts je ne peux rien faire.

J'ai été INUTILE et je n'aime pas ça.

Du tout.

Donc :

Ne plus jamais me laisser mettre à l'écart.

une nouvelle vie

Après les événements de la chapelle, il a fallu reprendre le cours de notre vie. C'était totalement surréaliste et tous les matins je devais me pincer pour vérifier que je n'étais pas en plein cauchemar. Malheureusement, certaines choses ne pouvaient pas être changées : papi et mamie avaient été tués par les Autodafeurs, maman était dans le coma sans que nul ne sache si elle en sortirait un jour et les archives que la Confrérie conservait à Sainte-Catherine depuis des siècles avaient été volées.

Quant à moi, j'avais découvert que j'étais censé devenir un héros sauf que, un, je n'en avais pas envie et que, deux, même si j'en avais eu envie, je n'aurais pas su comment faire vu que je n'avais pas pris option « super-héros » au collège... Moi, j'avais pris latin et, franchement, ça ne m'aidait pas des masses !

Ce qui rendait les choses encore plus bizarres c'est que, en attendant que maman sorte du coma, Césarine et moi avons dû nous installer chez Marc DeVergy, mon prof de français et l'ami d'enfance de mon père, dont je ne connaissais pas l'existence il y a encore quelques

mois. Vous me direz qu'habiter chez un prof y a pire comme supplice, certes, mais voyez-vous, le vrai problème n'était pas qu'il soit prof, d'autant que de ce côté-là c'était plutôt le meilleur que j'aie jamais eu, non, le problème c'était surtout que je le trouvais beaucoup trop proche de ma mère, que j'y pensais comme un gosse jaloux à chaque fois que je le regardais et que cela ne faisait qu'alimenter ma colère.

L'autre truc étrange à propos de notre nouvelle vie a été le grand retour de Mamina. Elle qu'on n'avait pas vue plus d'une dizaine de fois depuis notre naissance a débarqué du Brésil dès qu'elle a appris que maman était dans le coma et s'est mise à faire comme si c'était à ELLE de s'occuper de nous. Non mais c'te blague !! Comme si elle pouvait réapparaître d'un coup et combler de ses ongles manucurés le grand vide laissé par nos grands-parents ! La mère de maman a beau être notre grand-mère, on a aussi peu de liens avec elle qu'avec la boulangère alors inutile de vous dire qu'on ne lui a pas fait bonne figure à son arrivée ; à choisir entre elle et un ami de papa qui s'était battu pour nous, il n'y avait pas photo et Césarine avait été d'accord avec moi : aller vivre chez le prof était la meilleure option possible.

De toute façon, les papiers déposés par papa et maman chez le notaire étaient très clairs : c'était Marc DeVergy et personne d'autre qui était notre tuteur et Mamina était obligée de s'incliner... même si ça ne lui a pas fait très plaisir !

L'avantage d'habiter chez Marc, c'est qu'il a pu profiter de m'avoir sous la main pour compléter mes

connaissances sur l'histoire de la Confrérie et débiter ma formation de Traqueur. Dès que j'ai pu enlever mon plâtre, j'ai donc enchaîné les heures de combats, d'entraînement et de lecture en espérant devenir assez fort pour mériter ma place au sein de l'Ordre et pouvoir protéger ma famille. En plus, pour être franc, ça m'arrangeait de passer mon temps à me battre ; les conversations futiles de la cour de récré, trop peu pour moi. Je ne supportais plus d'entendre parler les autres : toutes ces paroles perdues pour commenter le look d'Untel, la coupe de cheveux de Bidule. Ça me donnait envie de hurler.

L'injustice était trop grande et je ne supportais plus de voir tous ces crétins. Pourquoi est-ce que leur monde continuait de tourner alors que le mien avait explosé en plein vol ? C'était franchement dégueulasse et je préférais m'enfermer dans le dojo avec ma rage que de rester à contempler ces abrutis faire tourner la petite roue de leur vie de hamsters.

Alors je cognais, des heures, je frappais jusqu'à tomber, jusqu'à ce que les larmes qui m'étaient refusées se transforment en sueur et dégoulinent de tous les pores de ma peau ; je lançais mes poings jusqu'à ce qu'ils saignent, jusqu'à ne plus pouvoir déplier mes phalanges, jusqu'à oublier l'inoubliable ; oublier que mes grands-parents étaient morts, oublier le coma de maman, oublier jusqu'à mon existence inutile.

Je cognais pour oublier ce poids qui pesait de toutes ses forces sur mes épaules et m'écrasait.

Je cognais car j'étais en colère.